

6 Avril 1944, minuit

*Cher journal,*

*Nous sommes au beau milieu de la nuit. J'écris à la lueur de la lune, qui est pleine. Je me suis réveillée en sursaut et je n'arrive pas à me rendormir. J'ai besoin de coucher mes pensées sur le papier. À mes côtés, Pierre dort à poings fermés... et il y a quelqu'un d'autre aussi. Ce qui m'est arrivé aujourd'hui est incroyable.*

*Cet après-midi, nous avons la ferme intention de trouver la fameuse maison dont mes parents m'avaient parlé. Mais comme ne nous savions absolument pas à quoi elle ressemblait, nous avons dû la chercher désespérément, malgré la fatigue et la faim.*

*À midi, nous avons fait une petite pause et j'ai écrit quelques lignes, car je tenais à t'informer que nous étions arrivés à Izieu. Ensuite, nous sommes passés devant de nombreuses habitations, jusqu'à parvenir à une maison où logeait une vieille dame. Elle se trouvait sur le pas de sa porte. Cette personne était étrange, elle bougeait beaucoup et criait quand elle parlait. Elle nous a vaguement indiqué un chemin, mais son discours n'était pas vraiment compréhensible.*

*Après avoir cherché pendant de nombreuses heures de part et d'autre du village, nous sentions notre moral devenir de plus en plus affaibli et nous étions comme désespérés. Mon frère était à bout de forces et assoiffé. Il devait même s'appuyer contre le mur pour faire le moindre pas. Et c'est dans cet état d'esprit que je me suis décidée à suivre le chemin que nous avait indiqué la vieille dame.*

*J'ai pris mon frère par la main pour le soutenir. Le passage était assez boueux, du feuillage et des ronces encombraient le chemin. Bientôt, nous vîmes une sorte de route qui menait à une grande bâtisse.*

*Attirés par cette maison, nous nous en approchâmes et y entrâmes sans trop de difficultés : la porte était ouverte.*

À la minute où nous sommes entrés, nous vîmes des dessins déchirés, des meubles retournés, des dizaines de tasses de chocolat froid laissées sur les tables. Le silence était macabre. Nous étions choqués et une sorte de nausée nous prit tous les deux. Mon frère porta la main à sa bouche, comme s'il allait vomir. Nous ne comprenions pas ce qu'il s'était passé. Des traces de boues saccageaient le parquet. La porte, à y regarder de près, semblait avoir été forcée. La maison était vide, nous avions l'impression que les enfants et les gens qui y habitaient avaient dû partir vite et sans rien emporter, comme s'ils avaient été forcés de quitter les lieux.

Ma tête me faisait affreusement mal, elle bourdonnait, m'empêchant de réfléchir clairement. Je n'osais pas me formuler clairement ce qui me venait à l'esprit... Les enfants... C'était trop, je me suis enfuie de ce lieu dont la joie, qui régnait sûrement quelques jours auparavant, a été arrachée comme on arrache un enfant des bras de sa mère. J'ai pris fermement Pierre par la main et j'ai couru à toutes jambes, tentant de m'éloigner de cette maison, de cette réalité que je n'arrivais toujours pas à accepter. J'ai couru jusqu'à ce que mes jambes me crient de m'arrêter, tirant Pierre de toutes mes forces sans tenir compte de ses cris. C'est ainsi que je me suis retrouvée, au beau milieu de nulle part, encore tremblante de cette découverte.

Mes yeux ont parcouru les environs à la recherche d'un quelconque détail qui pourrait m'indiquer ma position. C'est en scrutant minutieusement les environs avec mes yeux bouffis, que j'ai remarqué, là-bas, au pied d'un pommier, un jeune homme qui me tournait gracieusement le dos. Je devinais à peine la couleur sombre de ses cheveux, cachés par l'ombre de l'arbre qui l'abritait.

Il était la seule personne qui puisse répondre à mes nombreuses questions concernant la tragédie qu'avait subie la Maison d'Izieu, cette maison qui était censée nous servir d'abri, à mon frère et à moi. Je me suis approchée timidement vers ce dos imposant. Alors que quelques mètres seulement nous séparaient, il n'avait toujours pas semblé remarquer ma présence. Lâchant un long soupir pour me donner du courage, je me suis avancée jusqu'à ce que ma main soit

*juste au-dessus de son épaule.*

*Au moment où ma paume a touché son épaule, il s'est retourné vivement, ce geste vif et inattendu m'a fait sursauter ; je sentais que mon corps basculait vers l'arrière, j'ai fermé les yeux, anticipant la chute qui allait succéder. Une infime partie de moi espérait que ce mystérieux inconnu vienne me rattraper. Pourtant, il n'en fut rien, mon bas du dos rencontra violemment le sol. Alors que je marmonnais mon mécontentement, je vis une main apparaître devant mon visage. Intriguée, j'ai relevé les yeux sur cette main masculine, puis sur un bras, une épaule, un cou, pour arriver finalement au propriétaire de cette main.*

*Au moment où mes yeux ont croisé ses iris, plus rien ne comptait, même pas Pierre qui pleurnichait à mes côtés. La douleur de mon dos qui, quelques fractions de secondes auparavant me faisait souffrir, avait semblé s'évaporer comme par magie.*

*Il avait les cheveux courts d'un brun sombre qui ornait parfaitement sa peau légèrement mate et ses yeux bleus gris. Alors que je détaillais son visage, sa voix me ramena à la réalité : « Tu vas bien ? »*

*Ces mots résonnèrent encore et encore dans ma tête, sans que je ne puisse sortir le moindre son de ma bouche.*

*-Tu es sûr que ça va ? répéta-t-il en fronçant les sourcils.*

*- Heu ... hum ... Oui ? balbutiais-je.*

*D'un mouvement, il me releva.*

*- C'est quoi ton nom ? questionna-t-il.*

*- Sophie Duoz, et toi ? »*

*Je m'étonnais moi-même que ma voix n'eût pas tremblée.*

*- Marcel. Que fais-tu ici ?*

*- Tu connais la maison d'Izieu ? J'en viens, moi et mon frère cherchons un*

refuge depuis que nos parents se sont fait rafler à Champier.

Son visage s'assombrit.

- Ils sont venus ce matin. J'ai tout vu. Je vagabondais dans le coin. Ils ont pris tout le monde, même les petits de quatre ans, dit-il en regardant Pierre.

J'aurais voulu faire quelque chose, mais... Il faut partir, déclara-t-il en détournant les yeux.

- Partir ? Mais c'est impossible, on ne connaît personne ici, pas de parents, d'amis, rien ! Je commençais à sentir mes yeux s'humidifier.

- Tu as perdu tes parents ?

- J'espère bien les retrouver, dis-je d'un ton un peu trop déterminé.

- On pourrait faire la route ensemble ? Je n'ai plus rien à perdre. Je n'ai plus de parents non plus. Ma mère est morte depuis longtemps et mon père...

Sa voix s'étrangla un instant, avant qu'il ne puisse poursuivre :

- Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Il a disparu. Il y a quelques mois. Il est parti aux champs et n'est jamais revenu. Sûrement un coup de ces nazis, grommela-t-il, les dents serrées. Depuis, j'essaie de vivre de nos bêtes et de nos cultures, mais seul, c'est compliqué... Partons ensemble, veux-tu ? Je ne veux plus vivre ici.

- Vraiment ? Tu ferais ça ? Je veux dire, ça ne te dérange pas ?

- En ce moment, il faut faire preuve de solidarité et s'aider les uns et les autres.

C'est ainsi que ce soir, Marcel, Pierre et moi, les sacs sur le dos, avons vagabondé de routes en routes. Nous avons marché jusqu'à ce que Pierre s'écroule de fatigue. Il était évident que nous ne pourrions pas errer ainsi éternellement.

Alors nous nous sommes arrêtés , au hasard, dans le champ le plus proche. Depuis l'arrestation de mes parents, les nuits à la belle étoile me terrifient : et si les S.S. nous retrouvaient ? Mais Marcel ne semblait pas s'en soucier, son seul souhait était de plonger dans un sommeil profond le plus rapidement possible. J'ai préparé un petit lit pour nous trois avec quelques branchages. Juste avant de fermer les yeux, j'ai cru entendre Marcel murmurer : « Il nous faudra un miracle pour nous sortir de ce pétrin. »